



## ASSIGNEES A RÉSIDENCE

La journée venait de finir laissant filtrer entre les nuages les derniers éclats d'un soleil d'octobre. Le taxi effectue un demi tour en fait faisant crisser le gravier de l'allée. Immobile, la passagère ne quitte pas des yeux la voiture qui s'éloigne. Elle accroche son regard à l'éclat rouge des feux arrières qui incendient les ornières du chemin et vont disparaître, cent mètres plus bas, dans l'ombre du bois de hêtres qui borde le virage.

Immobile, ses deux valises tenues à bout de bras, elle ne peut faire les quelques pas qui la séparent de l'entrée. Au dessus de la porte de verre une lampe de porcelaine blanche laisse tomber sur le dallage une maigre lumière. Elle hésite. Elle voudrait fuir, échapper pendant qu'il est encore temps, à cet endroit qui, dans le soir tombant lui paraît si lugubre et qu'elle le déteste déjà.

A l'instant même où elle allait renoncer, les battants de la porte de verre s'écartent et laissent le passage à la silhouette d'une femme courtaude, le corps boudiné dans une étroite blouse blanche. Avec le pas pesant d'une autorité affichée, elle s'approche de la nouvelle arrivée. La poitrine en avant, les deux poings sur les hanches, elle se campe à deux pas et, les yeux mi-clos, la scrute. L'examen terminé, elle tend la main :

- Moi, c'est Eva Bruner, la surveillante en chef.... On vous attendait plus tôt ! Une présentation en forme d'avertissement.

Le ton coupant balaie toute excuse ; elle a un regard qui fouille, un regard d'un bleu trop pâle, un bleu glacé de banquise. Une verrue s'agrippe sur le côté droit de son nez. Soudain elle virevolte, fait un brusque demi-tour ; son chignon haut perche', manifestement élaboré pour ajouter quelques centimètres à sa courte taille, vacille. — Suivez-moi. Laissez vos bagages à Nicolas.

Le prénommé Nicolas (un échalias en blouse grise, crâne lisse, visage pointu sur un cou trop long) s'empare des valises. La surveillante ouvre la marche, traverse le hall au décor d'arbustes à l'exotisme plastifié, enfile un long couloir jusqu'au petit salon où, sur l'écran de la télévision, un couple de chimpanzés s'épouille ; prostrés devant l'écran un parterre de résidents, paupières lourdes, menton écrasé dans leur giron, somnolent d'un œil. À l'écart, autour d'une table basse où se dessèche un géranium, quatre pensionnaires sont assises. Au passage de celle qu'elles appellent déjà la nouvelle, leurs regards se détournent. Furtivement on la lorgne. Sous ces regards qu'elle perçoit et les commentaires qu'elle devine, la nouvelle passe, impassible, droite comme un défi. Dans les poches de son manteau ses poings sont serrés à blanc. Ses cheveux bruns mêlés de mèches grises cachent un front plissé par l'inquiétude, mais sa silhouette élancée de femme sûre d'elle affiche une raideur qui dit son mépris. C'est là, pour les fielleuses avachies, une déclaration de guerre ! Elles vont avoir, enfin, de quoi se mettre sous le dentier. Elles sont prêtes à mordre, car elles ont, ces gourmandes, la jalousie pour

viatique. Jamais rassasiées, elles affutent déjà leur curiosité chicanière, un remontant que certaines au sein de la Résidence consomment sans modération.

On l'a menée à sa chambre, une pièce de dix pas de long et large de cinq (des pas de vieillard ) Près de la fenêtre aux rideaux couleur crème fané, une commode dont on ne saurait définir le style est recouverte d'un napperon jauni ; face à elle, éraflée par maints déambulateurs et autres fauteuils roulants de passage, trône l'armoire d'un style Louis-Philippe douteux. Le lit est étroit, flanqué d'une seule table de nuit. Sur les murs tapissés s'alignent des rangées de bouquets de roses mille fois multipliées et mille fois identiques. Sous la fenêtre une chaise. Ici, désormais sera sa tanière. Ses épaules sont lourdes. Elle se jette sur le lit sans se déshabiller. Elle ferme les yeux pour ne plus voir sa cellule.

On frappe à la porte. Le grand Nicolas passe son nez par l'entrebâillement. Il sourit du menton jusqu'aux yeux !— Madame est servie...( dans son regard des étincelles de malice) il est l'heure de vous rendre à la salle à manger... Venez, je vous accompagne.

La salle est tout en longueur. Les murs sont gris et nus. Au centre s'allonge la table commune où se distillent à voix basse, entre deux bouchées, potins, chamailleries et chroniques qui ont marqué leur journée. On l'installe à l'écart, à la table de deux pensionnaires muettes qui gardent les yeux obstinément plongés dans les yeux du bouillon. Elles accompagnent chaque

cuillerée d'une succion bruyante qu'elles prolongent longuement, avec la volonté déclarée d'intimider l'intruse. Mais l'intruse les ignore. Elle se tient ferme sur sa chaise, les doigts croisés devant son assiette.

La femme de service s'inquiète :

-Votre soupe va être froide.

Elle ne répond pas, repousse son assiette et, subitement, quitte la table. Dans le silence des persiflages un moment interrompus, elle traverse la salle. Ses talons claquent sur les carreaux. Postée devant la porte des cuisines, immobile la surveillante, de loin, la suit du regard,

Arrivée dans sa chambre elle allume la lampe de chevet, s'allonge, sur le lit sans le défaire. Longtemps, elle se tient prostrée, les bras le long du corps, le regard noyé dans les halos des cercles que la lampe dessine au plafond.

Ce n'est que plus tard, au milieu de la nuit, qu'elle prend conscience de l'heure, de l'obscurité qui l'entoure et du silence des couloirs troublé çà et là par des gémissements surgis des cauchemars douloureux ou de la magie menteuse des rêves.

Elle se lève, ouvre, la fenêtre. Elle sent sur sa joue la fraîcheur d'un souffle de vent. Elle écoute. Lancé du fond du bois invisible noyé dans l'obscurité, elle entend le cri d'une chouette bavarde. Elle voudrait s'échapper, rejoindre là-bas, dans la vallée, la nuit paisible où dort une ville assoupie.

La fenêtre refermée, elle éteint la lampe, se couche tout habillée sur le dessus de lit. Elle respire mal. Se libérer de cette angoisse, de cette main qui l'empoigne, lui serre la gorge. Elle s'efforce de maîtriser son souffle. Respiration ample, inspiration profonde : le corps et la pensée, progressivement s'apaisent, domptés. Dormir...

Un grondement sourd, comme un orage lointain, la réveille. Il lui faudra s'habituer au roulement du chariot qui, dès le lever du jour, déambule dans les couloirs et va de chambre en chambre pour un rituel qu'elle devra endurer chaque matin : la distribution de neuroleptiques, anxiolytiques et autres assommoirs obligatoires, aussi indispensables au repos des pensionnaires qu'à la tranquillité du personnel soignant. " On discute pas. On ferme les yeux et on avale ! J'ai dit on avale ! "

Elle prend aussitôt conscience qu'elle va vivre la première journée d'un long exil. Sa décision est prise, elle se retirera dans sa chambre. Se barricader dans un isolement assumé, se protéger des autres, ne pas se découvrir, se défendre des voleurs d'intimité.

Les jours qui suivent sont implacablement semblables, toujours répétés dans la monotonie des rituels qui jalonnent les heures du lever au coucher. Dans cette atmosphère qu'elle considère comme nocive, comme le serait un air vicié que l'on respire, elle se tient à l'écart se blottit comme renarde en son terrier qui veut se protéger des chiens. Elle prend résolument ses distances ; quand elle rencontre quelque téméraire qui

tente de lui parler, elle s'en tient à un salut qui veut tenir à distance, un cassant hochement de tête. Elle se surprend à braver d'un demi - sourire le regard dela surveillante qui, curieux hasard, se trouve souvent sur son chemin. Elle reste le plus souvent possible loin des groupes qu'elle veut ignorer, loin des apartés qu'elle méprise. Cette distance, elle en a fait le bouclier d'une intimité qui reste fragile et qu'elle tient à protéger.

En cette fin d'après-midi saturé d'heures inutiles, elle ose sa première sortie. Les épaules couvertes de son châle de laine, elle s'abandonne aux rayons d'un soleil froid et s'aventure jusqu'à la pelouse ; elle découvre la Résidence dans toute sa perspective : un bâtiment en L, au toit d'ardoise grise, aux murs de couleur sable, griffés ça et là de rayures noires d'humidité. Près de l'entrée, au bas du mur, quelques rosiers présumés grimpants ont renoncé à grandir et s'étiolent. Fermé au nord et à l'ouest par deux maigres bois de chênes qui arrêtent le regard, le privent d'horizon, l'ensemble évoque pour elle un lieu tenu délibérément à l'écart de la ville étalée au creux de la vallée et grouillante de vie. Elle en perçoit, assourdi, le bourdonnement porté par un léger vent.

Elle prolonge sa promenade jusqu'au bois qui clos le côté ouest. En approchant la pénombre de l'orée, l'odeur piquante des premières feuilles mortes la trouble : elle respire des sensations qu'elle croyait avoir oubliées.

—Vous allez prendre froid, ma belle.

Sortie du sous-bois, une femme courbée sur sa canne vient vers elle. Elle a le déhanchement de celles qui peinent sous la rouille des années. Elle a les mains noueuses comme ceps de vieille vigne. Sous les paupières fripées le regard est limpide comme un ciel de juin.

- Méfiez-vous, ces soirées sont traîtresses. Je me suis permis de vous suivre, vous me semblez très seule. Je ne sais pas d'où vous venez mais je sais déjà où vous voulez aller : tout droit vers la solitude. Faut vous en méfier, jolie madame. La solitude veut vous séduire, évitez sa compagnie, c'est une très mauvaise fréquentation. De quoi avez-vous peur ? Des autres ou de vous ? Des deux sans doute. Je vois de l'ombre sous ce front, il vous faut dépasser cette angoisse. Mêlez-vous aux autres. Ici vous pouvez choisir. La Résidence est un concentré de l'humanité, un panel représentatif \_ de vieillards en mal d'affection ou débordants d'agressivité : chacun à sa place, selon l'âge de son arthrose et l'état de ses neurones. A l'étage, le sinistre Aloïs Alzheimer rôde dans les couloirs ; en bas, dans l'aile gauche, dépérissent lentement les sans désir, les atrabillaires chroniques. À droite, un peu à l'écart pour cause d'initiatives soi-disant cavalières, nichent quelques dévergondées, une équipe indomptable qui ne renoncent pas à la vie, même cloitrées. Je suis de celles-là. Mais, fréquentables ou pas, nous sommes tous ici des exilés, des naufragés pas toujours volontaires...

Certains sont comme de vieux enfants abandonnés, espérant sans y croire des visites de plus en plus rares. et portent sur

leur dos cassé tout le poids des attentes inutiles. D'autres s'évadent dans des rêves de luxe et de romances, des Emma Bovary dans leur robe de chambre en pilou. Et il y a ceux qui se taisent parce qu'on ne les écoute plus, qui se repassent le film de leur vie ou, triste soulagement, se consolent avec les drames des autres. On conspire, on condamne et le monde devient plus supportable... Doucement leur mémoire s'égare, comme \_elles égarent leurs lunettes, jusqu'au jour où elles ne retrouvent ni lunettes ni mémoire. A tout ça vous voulez changer quoi ? Vous fondre comme brebis dans le troupeau ou bien vous échapper de l'enclos et vous isoler en des terres hostiles ? Vous en échapper pour aller où ? Et puis, vous verrez, dans cette maison, comme partout, chaque jour apporte son imprévu, selon ce que l'on y prend et ce que l'on y apporte. Mais, sachez belle enfant que, à côté des bougonnes, vacillantes comme des flammes de lampes à pétrole, d'autres, les rayonnantes, étincellent de bonne humeur ! Je suis de celles-là. Cela dit, ici, comme partout il y a des hauts et des bas, surtout des bas de contention... idiot, je vous l'accorde, c'était pour vous détendre. Et vous avez souri ! Vous avez un très joli sourire d'ailleurs ce serait dommage de nous en priver ! Et maintenant, si on se présentait ? J'étais enseignante, instit, comme on ne dit plus aujourd'hui. Comme vous voyez, j'ai une hanche qui grince. Heureusement ma canne est plus solide que moi. Taillée dans du bois frêne par le père de mon père. Ici, Je me consacre à mes amies, quelques gamines presque centenaires, une équipe de vénérables luronnes qui ont depuis longtemps dépassé la date de péremption. Je leur prodigue



quelques leçons fondamentales de survie en milieu dépressif. Vaste programme ! Je me présente, Je m'appelle Claire, Claire Valco.

- Carmen... (Un souffle)

- Ce prénom te va bien. Carmen la mystérieuse. Je crois qu'il nous faut se connaître mieux, si tu le souhaite bien sûr. On se retrouve très bientôt... J'oubliais, attention à la Bruner, la surveillante, elle est partout, voit tout.... Tu dois t'en méfier comme d'une tique. Tu connais la tique ? Un parasite. Il s'incruste, distille doucement son venin sous la peau. Elle est sournoise, la tique. Prudence ma belle. Et il y a aussi Nicolas, le porteur de valise, le sherpa de ces dames comme il dit. Pour nous c'est Nico. Il est avec nous, il nous aide beaucoup. Ceci dit, bienvenue au club...

De sa canne elle effleure l'épaule de Carmen comme pour l'adouber puis, sans se retourner, elle s'en va en clopinant au rythme balancé, dansant, de ses hanches déformées.

Troublée, Carmen s'attarde ; elle écoute le frémissement des arbres. Un appel vient du bois : la chouette, invisible, vient ce soir encore, lui faire la conversation.

La nuit a été douce, sans rêve, lavée des alarmes qui, hier encore, jusque dans son sommeil, la tourmentaient. Elle s'éveille, ouvre les yeux ; une pensée la surprend, une pensée qu'elle écartait jusqu'ici, mais à laquelle ce matin elle semble consentir : n'est-il pas temps de s'ouvrir, de se libérer en

acceptant de confiera une oreille amie un passé qu'elle occulte depuis tant années pour s'en libérer, enfin ? Savourer de nouvelles rencontres, goûter de vraies amitiés, ces amitiés qui écoutent, qui ne posent pas de questions ?

Et le matin même, au petit déjeuner, dans un coin de la salle à manger, Carmen a demandé à Claire de passer la voir dans sa chambre après le repas du soir.

Claire est au rendez-vous, assise les doigts croisés sur la poignée de sa canne, le menton écrasé sur ses deux mains. Elle observe Carmen qui, avec beaucoup de précautions, retire de l'armoire une longue robe enveloppée d'une housse de coton minutieusement pliée qu'elle défait et déploie devant elle, avec des gestes de cérémonie, une robe bleue, un bleu nuit à la fois profond et scintillant . Trois volants noirs brodés de fils d'or s'enroulent en spirales au bas de la robe. Claire se laisse aller à un sifflement admiratif.

-Ma robe andalouse ; crée par la couturière la plus cotée de Séville...Pour moi... Elle en a dansé des flamencos..! - La robe plaquée contre son corps elle esquisse quelques pas de danse, se lance dans de rapides pirouettes tout en fredonnant, lèvres fermées, un chant venu d'ailleurs. Brusquement, elle cesse de danser, reprend peu à peu son souffle et pose la robe sur le lit, délicatement, comme on pose un enfant sur sa couche avant de l'endormir. Claire bat des mains, elle découvre une Carmen animée par une flamme qu'elle ne soupçonnait pas.

- Je n'ai rien oublié. Pendant dix ans j'ai parcouru l'Espagne,

une Espagne de soleils, de plaisirs, de luxe. Et dix ans d'amour... Juan-Miguel. C'était un très grand toréro. Il était célébré par tous les aficionados d'Espagne. Je l'ai accompagné pendant dix ans, j'étais pour lui la maîtresse, l'épouse, la mère et, un peu, quelque part, sa Madone, celle qu'il allait prier avant chaque combat. Je l'ai accompagné dans ses triomphes : Barcelone, Séville, Valence, Grenade, Saragosse...Madrid...

Elle va à la fenêtre, écarte les rideaux, scrute l'ombre du soir qui vient, retourne vers Claire et, les yeux baissés comme pour lui cacher son trouble, elle répète :

—À Madrid...

Elle a les poings crispés sur ses lèvres, comme pour retenir les mots qu'elle ne voudrait pas dire. Claire s'alarme, se fait bienveillante, lui parle avec douceur, comme on parle à une enfant perturbée que l'on doit apaiser.

-Chut...ne dit plus rien...

Carmen redresse le peignoir tombé de son épaule, s'assoit sur le bord de son lit. Elle se tourne vers Claire, s'attache à son regard comme pour y chercher la force de poursuivre ;

—À Madrid... les gradins ; la foule... Au milieu de l'arène, Juan-Miguel...le taureau... — Elle s'interrompt, les doigts crispés sur ses genoux - ...La corne est entrée dans l'aine gauche le taureau l'a soulevé...

Claire vient s'asseoir à son côté, lui tend une épaule qui veut

apaiser. Carmen s'y abandonne.

Au-delà des rideaux tirés on devine la nuit.

C'est devenu un rituel. Ce soir-là comme chaque soir elles s'attardent toutes deux aux abords du sous-bois que traverse de temps à autre un murmure de vent ou un froissement d'ailes. Elles se taisent, chacune recueillie dans ses pensées. Claire, du bout de sa canne, harponne ici et là une feuille tombée à ses pieds. Quelques pas en arrière Carmen la suit engoncée jusq'au menton dans une veste grise.

- A quoi penses-tu ?

Carmen ne répond pas. Son silence dit tout. Un silence qui refuse. Qui repousse les questions.

- Tu rumines à longueur de jour. Tu te perds dans un chagrin sinistre. Il ne faut pas s'attarder dans les vieux cimetières. On y pleure sur les chrysanthèmes fanés et sur les fleurs de faïence ébréchée décolorée par les saisons. On se lamente surtout sur soi-même. C'est morbide et malsain !

Carmen fuit le regard de Claire. Les yeux ont toujours quelque chose à dire, et les yeux de Carmen disent ce qu'elle voudrait ne pas dévoiler.

-Sors de ta nuit où volent les méchants corbeaux de la dépression ! Chasse- les, n'attends plus !

La main de Claire effleure le front tourmenté puis étend son

bras autour des épaules de Carmen.

- Regarde-moi et écoute- moi ! Laisse-moi t'aider. Il faut que tu admettes qu'il te manque un élément essentiel pour que ta vie sois supportable, l'amitié et l'amitié, ma belle, ça se construit à plusieurs, avec les autres, c'est incontournable ! Tu vas donc rencontrer les joyeuses commères, mes sœurs. Elles te seront bénéfiques, elles sont multi — fonctions : antidouleurs, anti-stress, anti parasite, anti tout ce qui rend triste ! Et de plus, elles cicatrisent et fortifient. La panacée ! Un rendez-vous s'impose donc. Tiens-toi prête. Jeudi à la salle des Trois A... D'accord ? — Sourire crispé de Carmen — Je prends ce petit sourire pour un oui enthousiaste ! Il se fait tard, je crois qu'il est temps de rentrer. Et ce brouillard qui me gratte les narines ! On n'y voit goutte, le parc est bien sombre. Évitions de nous faire houspiller. Profil bas et tête haute, ma belle...

Le hall est désert, sur la pointe des pieds, bras dessus, bras dessous, elles traversent le salon d'accueil. Une toux forcée les arrête.

- Vous avez une bonne promenade ?

Voix pateline, toute de miel, le regard en dard de frelon, la Bruner les attendait, fesses comprimées entre les bras d'un fauteuil débordé. -Vous savez — bien sûr que vous le savez ! - il y a un règlement ! Et ce règlement, mesdames, exige qu'à dix «neuf heures vous devez être rentrées ! Les retardataires s'arrêtent ; Claire approuve d'un hochement de tête qu'elle

accompagne d'un sourire sucré — Mais bien sûr, le règlement, on le respectera Madame Bruner, soyez tranquille. - Et sans lâcher le bras de Carmen, elle s'incline, à la limite de la plus irrévérencieuse des révérences, une jambe en arrière, les bras exagérément écartés — On vous souhaite la bonne soirée, Madame Bruner....

La Bruner en reste la bouche ouverte, comme si elle gobait un œuf qui aurait du mal à passer ! Elle veut répondre. Les mots ne sortent pas. Mais ses yeux ! Deux pistolets chargés d'une colère assassine !

La salle de loisirs est située au rez-de-chaussée, reléguée à l'extrême nord du bâtiment ; ses trois fenêtres s'ouvrent sur le « parc » et sur le bois de chêne dressé là comme un mur ombrageux pour interdire tout horizon. La pièce est officiellement consacrée, chaque jeudi, aux « Trois A » : Animations et Activités Adaptées. Quelques velléitaires désœuvrés s'y adonne parfois avec, il faut le dire, un enthousiasme plus que modéré, au macramé, tricot et autres divertissements dits artistiques sensés titiller leurs neurones engourdis et leurs doigts empotés (ou inversement). C'est aussi, mais il ne faut pas le répéter, un lieu très recherché pour s'y abandonner à la torpeur d'un somme clandestin.

Van Gogh, du haut de son cadre, veille sur ses iris et ses Tournesols qui décorent les murs peints d'un bleu terne. Au centre de la pièce, la table ronde où des coquelicots pâlisent sur la toile cirée qui la recouvre ; dispersées sur la table, des

assiettes de carton garnies de sucreries que l'on suçote entre les chicots. Tout autour on papote, un grouillement de caquets sur la place du village à l'heure du marché. Dans le bourdonnement des conciliabules Claire se penche vers Carmen et, à voix basse, avec le ton de la grande sœur fière de sa petite horde, lui dit combien elle apprécie ces turbulentes commères à la langue bien pendue certes, mais qui partagent, qui s'enrichissent mutuellement de leurs joies passés, de leurs lassitudes aussi et qui relatent leur vie d'avant en Penjolivant volontiers par leurs vieux fantasmes, ces rêves interdits. Elles sont très riches en fantasmes, les amies de Claire et pour elles, les recluses, fantasmer c'est l'évasion, c'est scier les barreaux de la cage et fuir ensemble,

En un rapide tour de table, Claire présente à Carmen chacune de ses complices pour le moment attentives : il y a là Maria, Annie, Martine, Adrienne, Andrée, Roberte, Christine et puis Pauline, qui s'envoie des lettres d'amour pour se les relire le lendemain ; là-bas c'est Alice avec ses brins de moustache sous le nez ; à ses côtés Marguerite, sans oublier Thérèse, la virtuose du fauteuil roulant acrobatique ! La gériatrie féminine en état d'émancipation !

— C'est vrai ça manque d'hommes. commente Claire. Notre milieu de femmes libérées doit leur donner des complexes. Je crois qu'ils ont peur de nous. Ils se baladent dans les couloirs, baissent la tête quand ils nous croisent et ils vont à petits pas pressés pestant contre leur prostate ! L'orgueil du mâle, son péché originel ! installe-toi à côté de Martine, la grande

coquette à la perruque blonde.

On s'écarte un peu, on lui fait de la place. Carmen s'installe. Les sourires se tournent vers elle et ces sourires valent adoption plénière. Carmen la bienvenue est accueillie à l'unanimité au sein de coalition d'aïeules désinhibées.

Les caquets reprennent, on papote. De tout, de rien. Peu à peu - d'où est—Elie venue ?— une idée se chuchote, fait le tour de la table, se répand média voce, elle insiste , on la discute, on la creuse et, peu à peu, l'idée, pas si farfelue après tout, se fait d'abord projet, puis complot, pour finir par l'organisation d'une opération clandestine l Il est entendu qu'avant d'agir on laissera passer le week-end et le va-et-vient gêné des familles en visite.

— Je vais en parler à Nicolas. On va avoir besoin de lui.

Nicolas est un allié précieux. Homme à tout faire de la surveillante en chef il lui arrive souvent de se pencher avec bienveillance, du haut de ses un mètre quatre-vingt —quinze, sur les petites misères, les inquiétudes plus ou moins justifiées qui perturbent ces dames, ce qui lui permet, par la même occasion de contrarier avec une délectation secrète sa hiérarchie en blouse blanche. Avant tout il est leur ami et le projet lui plaît. Il tient à y participer. D'abord il doit s'assurer, ce jour- là, de l'absence de la Rainer. Le jeudi étant son jour de congé, ce sera donc pour jeudi prochain. Il lui faudra ensuite gagner l'amical silence du personnel. Il n'a rien à craindre, son charisme au sein du groupe des soignants fait l'unanimité.



Comme convenu ii a préparé la salle. il a d'abord poussé la table contre le mur, sous les fenêtres dont il a fermé les rideaux ; il a disposé les chaises en rangées parallèles, laissé au centre de la pièce un espace vide, un demi-cercle, une scène — ou une arène- en réduction. Sur un coin de la table il a préparé le radio- C D puis installé le disque.

Nicolas jette un dernier coup d'œil. Il est content de lui : ces dames pourront s'installer à leur aise, elles ne penseront plus, pendant ce temps de récréation, à la disgrâce de leur carcasse branlante.

Le privilège du premier rang est accordé aux " roulantes" et à leur fauteuil ambulant. Les autres, dans une cohue burlesque, parviennent à se caser, cannes et déambulateurs entremêlés. A force de concessions et d'amabilités parfois grinçantes et le moment n'étant pas aux basses mesquineries, on trouve enfin sa place, on s'agglutine avec bonne humeur en attendant la fête.

L'attente se prolonge, l'impatience agace les enthousiasmes et, il en est toujours ainsi lors des grandes premières, la fièvre d'avant le lever du rideau grandit ; les voix se font plus fortes, on entend quelques toussotements discrets et çà et là des raclements de gorges. Dans l'agitation qui monte, Nicolas tempère va, vient, jette un sourire à l'une, à l'autre un clin d'œil ami, relève le col d'un gilet, libère un genou coincé entre deux chaises, taquine des bigoudis oubliés, s'extasie sur des boucles aux reflets d'hortensia mauves, plaisante un rouge à lèvres qui

déborde. Il est là, omniprésent. Il dorlote, rassure, adoucit les impatiences. Heureux Nicolas. Il n'est pas impossible que quelques-unes d'entre elles en soient secrètement amoureuses et qu'il fasse battre, (tel un stimulateur cardiaque I), quelques vieux cœurs fatigués.

Dans le silence difficilement obtenu par la voix impérieuse de Nicolas, on perçoit, d'abord en sourdine, des accords de guitare. Les murmures se taisent. Nicolas monte le son. La guitare alors impose son tempo, les accords résonnent, vifs, scandés, vibrants ; on devine la main virtuose, on imagine les doigts qui frappent les cordes ou caressent un arpège qui sonne clair, frais comme l'eau d'un jardin de Séville. Au-dessus des têtes, plane le souffle d'un flamenco, un souffle venu des terres brûlantes d'Andalousie pour enflammer les imaginations d'un public avide de lointains imaginés.

La porte s'ouvre, la danseuse paraît, toute de lumière dans sa robe bleu - nuit constellée de paillettes comme autant d'étoiles. La robe se déploie en corolles autour de son corps à la sensualité provocante. Happée par le rythme, elle entre dans la musique. Cambrée, buste tendu, menton relevé, elle virevolte comme entraînée par les mouvements ondoyants de la robe ; ses bras dessinent des arabesques autour de son corps et ses mains au doigté précis articulent le langage des signes du flamenco gitan. Elle ne voit pas les regards qui la dévorent, elle danse. Ses talons frappent le sol, lentement d'abord, puis se font graduellement plus rapides ; ils claquent à coups saccadés, secs comme des rafales. Les figures s'enchainent.

Les mains à plat sur les hanches, le regard insolent, elle incarne, féline, la séduction tragique de la gitane andalouse. Nicolas, béat, cou tendu, une perle de salive au coin de la bouche, accompagne d'un déhanchement de gros ours les ondoiements des volants dorés.

— Ca suffit l

La voix est cinglante. Un fouet qui claque. Les résidentes sont pétrifiées. Carmen s'immobilise. Ses gestes figent. Comme un arrêt sur image. Sur la tête de l'auditoire coupable plane, lourd de conséquences, le flagrant délit de fiesta clandestine, doublé, circonstance aggravante, de crime de lèse surveillante l Dans le silence suspendu — nuage chargé d'orages à venir- la guitare persiste, obstinée et toujours flamboyante.

— J'ai dit ça suffit l

La Bruner rugit. Son visage d'abord cramoisi tire sur le violet. On voit sur son cou les veines qui gonflent. Elle est prise de hoquets, symptôme d'un débordement de colère non maîtrisé. Mais les colères des chefs hystériques poussent à la révolte les peuples opprimés et les aïeules contrariées : dans la salle on murmure, des grognements se propagent, on lance des cris subversifs !

— Olé ! Une pantoufle venue d'on ne sait où frôle le chignon de la surveillante et va s'aplatir sur le mur à quelques centimètres de l'oreille d'un Van Gogh impassible. Elle saute jusqu'au transistor, coupe le son. La guitare se tait. Le bras

tendu, la rage à la bouche, elle montre la porte : — Sortez !  
Sortez toutes ! C'est la ruée. La horde s'engouffre dans la  
sortie trop étroite. La vague humaine, une déferlante, s'abat sur  
la Bruner, la happe, la roule, l'entraîne, l'aplatit contre le mur  
et sans égard pour ce corps pressure, va s'éparpiller en  
rugissant dans le dédale des couloirs. La Bruner est à genoux,  
abandonnée à la grande solitude du boxeur ko. Elle flotte dans  
la ouate. Elle tente de se relever, vacille sur un sol qui tangué  
comme un pont de navire pris dans la tempête. Adossée au  
mur, elle émerge peu à peu, remet dans son bonnet taille 130  
un sein que l'on ne doit pas voir, reboutonne son chemisier,  
retape un chignon écrasé plat comme un béret basque et  
constate, en louchant sur son nez, que la verrue a survécu. La  
Bruner est humiliée. On sait que l'humiliation attise chez les  
gens contrariés un fort désir de vengeance, comme un  
aphrodisiaque attise chez les amants le désir amoureux- Pour  
la Bruner brûlante de rancœur, la vengeance ne saurait  
attendre. C'est un plat qui se déguste avant qu'il refroidisse !

Elle se lève. Elle marche, elle clopine un peu mais elle  
marche. L'épaule appuyée au mur en cas de défaillance, elle  
rumine, mâche entre ses dents serrées, — petite mise en  
bouche préliminaire à sa vengeance — elle lâche un chapelet  
d'injures des plus épicées, dans le genre de celles que l'on se  
doit de censurer dans tout texte qui veut rester décent.

- C'était deux jours après l'évènement. A la fin du repas du  
soir, la Bruner m'a dit de l'attendre dans son bureau. Si vous  
aviez entendu le ton avec lequel elle m'a parlé ! Comme un

chien qui voudrait mordre! J'ai pensé que, pour elle, le moment était venu de régler ses comptes. Depuis deux jours on sentait que l'air était à l'orage, que la tension montait. Remarquez bien, on s'attendait, sans savoir ni comment ni où, on s'attendait bien sûr à des représailles de sa part. On se calfeutrait dans nos chambres, on se tenait tranquilles. Je vous avoue que personnellement je me faisais petite. Ne pas faire de vague, c'était le mot d'ordre.

J'ai attendu longtemps dans son bureau, une demie - heure peut être ; une pièce étroite, sans fenêtre. Une table, deux chaises, deux armoires métalliques, une patère, c'est tout ; et je ne vous parle pas de l'éclairage. Sinistre ! En l'attendant je suivais les mouches qui se baladaient sur le néon crasseux. Dès qu'elle est entrée j'ai compris que c'était la guerre. Elle ne m'a même pas regardée. Elle a lancé son sac sur le bureau et défait son manteau qu'elle a accroché à la patère. Elle m'a paru soudainement énorme dans son gros pull noir. Elle est revenue vers la table, sans s'asseoir elle s'est penchée vers moi. Elle m'a regardée fixement comme si elle voulait m'écraser de toute la rancune que je voyais dans ses yeux. Vous pensez que j'exagère ? Je vous avoue qu'elle me faisait peur. Elle a posé ses deux mains à plat sur le bureau. Au bout de ses gros doigts ses ongles étaient colorés d'un vernis violet. J'ai trouvé ça ridicule et bizarrement ma peur est partie. Elle s'est assise sans lâcher mon regard. « Écoutez-moi bien, je ne laisserai pas passer cette... — elle a hésité — cette mutinerie, sans réagir... » Elle se tortillait sur sa chaise. Elle battait des bras comme

un corbeau furieux bat des ailes. Je me suis promise de garder mon calme et très calmement je lui ai demandé où était Carmen. On ne l'avait pas vue depuis deux jours. « - Quelle Carmen ? » Elle a eu un sourire en coin.

«Je ne connais pas de Carmen. Vous voulez peut-être parler de Denise Filleau ? i» J'ai répété : où est Carmen ? Elle a sorti de son sac un dossier à la couverture bleue. Elle m'a dit : «- Carmen ? Ne soyez pas têtue, Moi je vous parle de Denise Filleau l n Et elle m'a mis le dossier sous le nez : « Tout est là —dedans. » Elle a tourné les feuilles, elle a pointé un passage du doigt z « La dame Filleau a vécu dans un faubourg de Barcelone pendant des années avec une amie — quand je dis une amie, vous voyez ce que je veux dire — une ancienne danseuse espagnole, au passé un peu louche et qui est décédée il y a trois mois... Et un peu plus tard madame Filleau a échoué chez nous. » Je lui ai dit que tout ça ne m'intéressait pas, que je voulais seulement savoir où elle était. Elle s'est penchée vers moi. « Voyons, il ne vous a pas échappé que c'était une mythomane, une grande malade l Vous ne vous en êtes pas aperçu, vraiment ? ...Où voulez-vous qu'elle soit ? » Je ne vous cache pas que j'avais beaucoup de mal à retenir ma rage ! Je serrais très fort ma canne, j'en avais mal aux mains. Je lui ai dit qu'elle racontait n'importe quoi, que ce n'était que des mensonges. Elle m'a interrompue sèchement. « Vous voulez des preuves ? » Elle a sorti une feuille de son dossier, elle m'a énuméré toute la panoplie des symptômes qu'elle avait soit disant relevés chez Carmen : ses idées fantasques, sa tendance

à l'isolement, un dédoublement de la personnalité évident, son inadaptation sociale, ses syndromes délirants. « Elle frôle la schizophrénie votre protégée, que vous le vouliez ou non, sa pathologie nécessite des soins appropriés a. Je vous passe la suite... Elle a ajouté : «J'en ai informé le médecin psychiatre de l'hôpital. Madame Filleau passera un certain temps, quelques années sans doute, et pour son plus grand bien, en psychiatrie. Vous voyez je me suis occupée d'elle. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour l'aider.» L'ironie dans son regard l J'avais du mal à respirer. Brusquement tout est devenu trouble. J'ai bondi de ma chaise. J'ai hurlé que tout n'était qu'une sale vengeance l Et puis j'ai frappé, frappé encore. Combien de fois ? Je ne sais pas. Il y avait du sang sur ma canne, sur ses cheveux, sur le bureau. Du rouge coulait sur le dossier bleu. Je revois sa main crispée sur le téléphone. Ses ongles violets...Du monde est arrivé. Et puis. Et puis un grand brouillard Voilà, je vous ai dit l'essentiel. Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter qui vous serait utile. Sachez seulement que moi, Claire Volco, son amie, je n'ai pu faire autrement que de venger Carmen... Avant que vous partiez, permettez- moi de vous demander un service : il me faudrait une canne, sans une canne je peine à marcher. La mienne me manque. Ils me l'ont prise. Ils m'ont dit que c'était un objet contondant... une pièce à conviction...J'y tenais beaucoup, elle me venait du père de mon père...Vous serez gentil d'y penser pour votre prochaine visite.

— Vous reviendrez bientôt, Maître ?

